

Une romance avec l'Hydre (1)

(Négatif)

L'homme le plus fort au monde, c'est l'homme le plus seul.
(Ibsen, *Un ennemi du peuple*)

Par Blanc-Bec

Voici une plongée en eaux troubles, au temps de l'incendie climatique. Tout n'est peut-être pas faux dans les divagations ici rapportées. Des gens, peut-être, croiront reconnaître une ville, des bois, une rivière, des événements de leur connaissance. Mais si grossièrement, si outrageusement déformés et exagérés ! Certes, il faut parfois grossir pour se faire entendre, et fabuler pour dire le vrai, mais ici, le rapporteur va si loin qu'on ne peut lui accorder l'excuse traditionnelle, « si ce n'est vrai, c'est bien trouvé ». Ce serait trop céder à son esprit négatif, alors que tant de solutions innovantes sont en cours d'élaboration et de mise en œuvre.

Si l'on publie ce « rapportage », c'est donc comme une sorte de document sur « l'éco-anxiété », sur le *ressenti* du rapporteur, sur son trouble mental et non sur la réalité. Et comme un avertissement aux pouvoirs publics d'imposer d'urgence les mesures nécessaires, avant que la multiplicité des éco-anxiétés singulières (comme celle-ci), ne coagule en *éco-panique de masse*, avec toutes les conséquences déstabilisantes pour notre société.

Les livres d'érudition locale disent que la Vouivre prend sa source à 1394 m, entre l'alpe des Salamandres et l'abrupt de Cimechauve (2082 m.), aux rêches prairies de calcaire sommital. En fait de source, il s'agit d'une auge. Non pas l'émergence d'un trop-plein souterrain, mais un vallon sous le col des Salamandres, spongieux par endroits de tout ce dégouttement du col et de la falaise, à travers l'éboulis, le bois de sapins et la pâture où du bétail passe l'été.

Un *habert*, une bergerie sur un mamelon, coiffe la pâture. La falaise semble un rideau de pierre aux ondulations figées. Le col, au milieu, déroule sa prairie en pente douce. C'est un jour de froid venteux, de ciel blanchâtre déchiré de bleu pâle, et de tiges nues perçant la neige. Mais sous l'arbre qui semble parfait – une explosion de branches nues sur un tronc noueux, sans rien de trop, ni de trop peu - un filet glacial venue d'un tuyau en caoutchouc, coule dans un abreuvoir en zinc, juste à côté d'une mesure de pierre en ruine. Est-ce la source ? Son acte de naissance officiel ?

Ce n'est pas indiqué sur le panneau, pourtant fort insistant et minutieux, qui garde le bas du vallon, et qui m'informe que je suis dans un *parc naturel* ; que la montagne se compose de villages et d'*espaces naturels*, agricoles et forestiers ; que de nombreuses *activités* se côtoient dans *ce paysage vivant* (parapente, élevage, randonnées pédestres, en raquettes, en ski, à vélo, à cheval, élevage, agriculture, sylviculture, etc.) ; que les *espaces*, comme partout, appartiennent toujours à quelqu'un (privé, commune, ONF, etc.) ; que l'agriculture et la gestion forestière constituent des *activités économiques*, contribuant au *maintien des paysages* et à *l'équilibre des milieux*.

« La qualité des prairies de montagne vous permettra d'apprécier des viandes et des fromages exceptionnels. Le pâturage permet d'éviter la fermeture des prairies et la fauche prépare la nourriture pour les troupeaux en hiver. Attention à ne pas piétiner cette nourriture qui serait perdue pour les animaux... bûcheronnage... ressource durable... etc.

- Les itinéraires de randonnée *balisés* permettent de découvrir des paysages remarquables et sont *autorisés par les propriétaires*. *Il est essentiel de rester sur les chemins balisés*, de ne pas les couper (risque d'érosion), et de ne pas traverser les prairies, ni les forêts. Certains espaces de prairie et de forêt sont accessibles en hiver avec la neige, mais ne le sont plus dès que celle-ci disparaît.

Ensemble, protégeons et apprenons à découvrir et à respecter la montagne (*naturelle*) ! »

Vingt dieux. Un vrai règlement de copropriété, mais rien sur la Vouivre. N'empêche que c'est d'ici qu'elle dévale, sur 17,2 km, tantôt sous terre, tantôt dessus, engrossée d'autres rus et ruissels sur ses deux rives, à travers les prés, les bois, les villages, les ravins, les vasques, les gorges, les cascades, jusqu'à s'abattre odieusement dans le flot vert-de-gris de l'Isère, 1200 m plus bas. Mais on y descendra.

On sait d'abord qu'elle existe aux sinuosités brunâtres et discontinues qu'elle trace dans la neige en aval de l'abreuvoir. Et dans ces traces, entre les deux bords de neige qu'elle effondre peu à peu, elle glisse sur son lit de cailloux qui réapparaît.

Déjà, elle file en rigoles et ruisselets multiples qui se cherchent et se croisent, ricochant de part et d'autre du chemin, ou bondissant par-dessus, ou coulant par-dessus, et finissent par se ramasser en un vrai ruisseau, ou deux, ou trois ruisseaux, entre neige et boue, rocs et talus. Le caillou blond du chemin cède au noir mélange de terre et de gravier. L'une des Vouivres s'enfonce dans le sous-bois de fayards, chaos inextricable de troncs en vrac, au bord d'une ravine profonde où s'abîme un pneu de tracteur. Un gros. Sans doute un pneu naturel, contribuant au maintien des paysages et à l'équilibre des milieux, et venu là par ses propres moyens. De même que le tas de palettes et les murets en ciment qui barrent la Vouivre ici et là ; ou ce gué pavé de grosses pierres en travers du chemin et d'un nouveau ruisseau ; ou la buse en béton dégorgeant un jus jaunâtre dans son lit.

La Vouivre bruite, mais je ne sais comment nommer ses bruits qui ne cessent de changer, bouillonnements, cailloutis, chuintements, chuchotements, cascades aux sons durs et cassants. La neige a laissé place à l'herbe rase où s'entassent des troncs marqués de croix jaunes ou de traits rouges. Ressource durable, etc.

Maintenant elle fait de petits sauts de rocs en rocs, de petites cascades qui s'affaissent dans de petites vasques. Je ne sais où, ni quand elle a recueilli tous les ruissellements des versants pour se changer en eau vive, drue, claire et rapide. Elle est passée par des ravins où je ne pouvais la suivre ; que je ne pouvais même suivre, tant leurs abords sont barrés de troncs, de branches, d'arbrisseaux et de buissons entremêlés. Un fouillis de traits marrons, bruns, noirs, gris, blancs (*bouleaux*), obliques, couchés, debout, sur fond de bouillasse et de neige mêlées, éclairé maintenant d'une lumière rase et dorée. Celle du couchant passée sous le blanc du jour, avant de le dissoudre et de le remplacer. J'ai beau scruter, je ne sais nommer les innombrables taches vertes des mousses, des herbes, des touffes de lichens ; et encore moins le rose pâle et mystérieux (*vieux rose*) d'une chaîne de petites fleurs s'élançant de tige en tige. Des fleurs secrètes peut-être, et seules de leur espèce, dans l'ombre froide du sous-bois.

Une mesure, mi-pierres, mi-planches, se dresse au bord du chemin devenu carrossable ; baraque fantôme des hivers morts ou tombeau rustique ; avec un toit de tôle, une baignoire sur le côté, et, visible par la fente entre deux planches, un râtelier au-dessus d'un grand traineau. Quand donc ce traineau a-t-il cessé de servir ? Quand donc a-t-on remisé là, à pourrir, cet engin qui

avait dû coûter beaucoup de travail et d'argent, et qui était si nécessaire en hiver, à son propriétaire ? Quand donc est-il parti, ce cheval qui le tirait, et qui n'est plus jamais revenu ? Son patron a-t-il mené à l'abattoir cette rosse qui ne servait plus à rien, mais qui coûtait encore du foin et de l'avoine ? Ou bien l'a-t-il remise à côté du traîneau, en attendant qu'elle creve un jour devant son râtelier ? Et d'ailleurs, était-ce bien un traîneau ou une vision ? Une charrette privée de ses roues ? Mais quand donc est mort l'hiver.

Comme pour me railler, des traces de sabots, un peu plus loin, marquent le passage d'un groupe de « randonnée équestre ». Juste avant un énième pont sur la Vouivre, qu'elle franchit à travers de grosses buses carrées. On voit qu'on est dans un parc bien tenu. La Vouivre saute un énième barrage de belles pierres maçonnées, dans la vasque deux mètres plus bas. Troncs et buissons tronçonnés découvrent ses rives, sauf de gros arbres dont le courant brosse les grosses racines, en attendant qu'ils tombent ou qu'on les coupe. La Vouivre coule dans sa tranchée, sur des cailloutis, bien propre en ordre sous les prés clôturés et la pente de sapins qui remonte vers la falaise, avec son fort fantôme gardant la vallée mille mètres plus bas. Garnison fantôme (500 hommes), artillerie fantôme (25 canons). On peut visiter (« accès autocar, boutique, restauration, documentation touristique »).

J'ai dû rêver en marchant car c'est une *isba* qui surgit maintenant sur mon chemin. Une maison de bois haute d'un étage, peinte du même rose que les fleurettes un peu plus haut, et bâtie sur une terrasse de pierres, avec un porche garni d'une barrière, également rose, et ajourée de cœurs et d'étoiles formant des croix en pendentifs. Les piliers du porche qui supportent la tôle du toit, et les volets des fenêtres, se teignent du même vert pastel et un deuxième auvent abrite le bûcher, au flanc de la maison. Comme un biscuit givré de fraise et de pistache. Le propriétaire a peut-être pensé à Stendhal, moi, je suis à Varykino, chez Lara et le docteur Jivago, devant la maison dans la forêt, cernée par les hurlements des loups, qui abrita douze jours durant leur amour impérissable. La maison où Jivago, à l'instigation de Lara, coucha ses poèmes par écrit, la nuit, à la lampe. Mon dieu, Lara, comment as-tu pu nous faire aussi mal.

« Seigneur ! Seigneur ! » murmurait-il presque à haute voix. « Et tout cela pour moi ! Pourquoi me comblez-vous tant ? Comment m'avez-vous laissé approcher de vous, comment m'avez-vous permis de passer sur cette terre incomparable, sous vos étoiles, aux pieds de cette beauté téméraire, résignée, malheureuse, que je ne peux cesser de contempler ?¹ »

Un homme, au seuil de sa maison

Regarde sans les voir

Les traces de dévastation

Laissées par son départ.

(...)

En se piquant à une aiguille

Restée dans son ouvrage,

Il fond en larmes : devant lui

S'est dressée son image².

Mon dieu, ma blonde, douze jours et plus jamais. A jamais. A jamais.

¹ Boris Pasternak, *Le Docteur Jivago*

² *Séparation*. In *Le Docteur Jivago*

Des combes et des essarts. Tous lieux dits et nommés depuis des âges (Combe Soleil, Combe Noire, Combe Bérout, etc.). Un bassin débordant d'eau torrentueuse, où ne s'abreuve plus de bétail, à l'entrée du village. Où les habitants ne puisent plus d'eau pour la cuisine et la lessive – encore un peu, peut-être, pour le jardin derrière ; c'est gratuit. Pimprenelle m'a souvent raconté. C'est ici, au Chevrot, un quartier du village, qu'elle a poussé les premières années de sa vie avec ses parents, des étudiants à 2CV. Elle dit qu'ils habitaient dans une maison paysanne, voisine de vrais paysans. Le fils travaillait aux tire-fesses en hiver. Il y avait donc encore des paysans. Il y en a encore, cinq ou six d'après une femme qui travaille à la mairie et qui m'a pris une fois en stop, à la descente. De jeunes et sympathiques néo-paysans, des gens du pays si j'en crois leurs noms de famille, qui tiennent chambres et tables d'hôtes, vendent à la ferme ou à l'épicerie du village ; agneaux, œufs et légumes, tricots d'alpaga et bougies en cire d'abeille, vannerie, moutons nains et cochons d'Inde, yaourts, lait, fromages et tommes, fleurs et fruits rouges. Et puis du « bois énergie en plaquettes forestières », mais il faut que j'aille sur Internet voir ce que c'est. – Ah oui, d'accord. Des déchets broyés, compactés et séchés. Ressource durable. Comme leurs anciens faisaient des *fagotins* ou *margotins* pour les boulangers grenoblois³. Mais n'est-ce pas un peu sale pour l'air et les poumons que ce chauffage au bois durable ? On nous donne tant de consignes contradictoires.

Elle a vu la dernière grande neige, Pimprenelle. Bien sûr, elle n'était pas grande, mais la neige arrivait au bord de la fenêtre, au-dessus de sa tête quand elle poussait sa brouette entre les deux murs blancs, dans le chemin que son père avait pelleté. Elle y promenait son baigneur, à savoir un lourd buste de Socrate (Papa faisait des études de philosophie). Maintenant, elle me promène dans sa petite auto. Elle roule d'étranges et vieux bébés, Pimprenelle, même si, comme souvent les enfants rétifs, j'irrite les gens avec mes vérités. D'ailleurs, ils la plaignent de m'accompagner ainsi dans nos traverses. Cela s'entend à leur façon d'insister, « elle est *bien*, Pimprenelle. » Sous-entendu, « alors que toi, tu es si odieux ». Sans compter ceux qui tiquent en eux-mêmes, « pourquoi lui ? Pourquoi pas moi ? Qu'est-ce qu'elle lui trouve ? » Et qui ne désespèrent pas de nous séparer, de la voir me lâcher. « Vous voyez ! même elle, elle en a eu marre ! »

Pas besoin de demander pourquoi ils la trouvent si bien. Je le sais mieux qu'eux. Je sais qu'ils veulent dire, elle est bien courageuse de te supporter dans ton universelle répulsion. Mais je trouve, moi, qu'il faudrait être plus endurants encore pour supporter leur répugnante société et leur fausseté foncière. C'est là qu'on serait seuls. Nous ne le sommes pas avec nos livres, nos morts, et puis le groseiller dans le jardin, les merles, les mésanges et les chats qui rôdent autour, quelques plantes et bêtes qui restent, qui ne mentent pas, elles.

J'ai su finalement quand était mort l'hiver et comment. Ce n'était pas dur. Il suffisait d'aller aux archives où tout s'achève. Ou bien de lire les aperçus qu'en exhument des taupes acharnées ; des résumés suffisants pour qu'un passant comme moi puisse se faire une idée de cette mourance hivernale.

Stendhal, après tout, avait publié dès 1838 ses *Mémoires d'un touriste*. Des bourgeois grenoblois, trois et quatre décennies plus tard, s'en viennent à pied ou en voiture, visiter les splendeurs que leur vante le *Guide dans les montagnes de la Grande Chartreuse* (Henri Ferrand, 1888). Deux diligences par jour, à partir de 1880, de Grenoble au Sappin, toujours attelées à trois ou quatre chevaux, et bouffies de voyageurs jusqu'au toit. 25 617 passagers en 1901, selon le Syndicat d'Initiative – car il y a déjà un syndicat d'initiative et la *surfréquentation*

³ Cf. Martine Galiano, *Le Vallon riant de la Chartreuse, Sappey d'hier et souvenirs de Sappeyards*. Editions de la Vertevelle, 2007, p.25

est en marche. A la vive satisfaction des paysans que l'apparition de la Sainte Vierge à La Salette, en Matheysine (1846), avait privé du lucratif flot de pèlerins venant prier à la Grande Chartreuse⁴.

L'apparition de la Vierge fut contemporaine de la disparition de l'hiver, et ceci du fait d'une invention scientifique ; la *photographie* (1839) ; due à messieurs Niépce & Daguerre, et soutenue par monsieur Arago, polytechnicien et grand physicien républicain, mais hélas franc-maçon. Comme le tourisme, cette innovation se répandit durant tout le siècle et devint si populaire que nombre de touristes, vers 1880, prirent le pli de monter au Sappin avec leurs appareils à trépied, afin de *prendre* les paysages alentour. Naturellement, ils faisaient halte à l'auberge des Touristes tenue par la famille Cristille, pour déjeuner (frites, poulet, pinard) ; et il s'en trouvait toujours pour payer l'un des treize enfants Cristille, afin de porter son lourd et gros appareil jusqu'au col des Salamandres ; et partout où lui viendrait l'envie d'aller, d'admirer, et de *prendre en souvenir*, des vues du vallon riant. Ces voleurs d'images savaient bien ce qu'ils faisaient, allez.

Paul et Frédéric, deux fils de la famille Cristille, des gaillards bruns, à barbichettes et moustaches effilées, se prirent également d'avidité pour la capture photographique des gens et des paysages qui les entouraient. Frédéric tenait le bar-tabac de la famille. Paul, mégissier à Grenoble, remontait aussi souvent que possible au village.

Les deux frères écumèrent donc les alentours ; « photos de classe », année après année, portraits de groupe (noces et baptêmes, conscrits, personnels d'entreprises), portraits de métiers (tanneurs, gantiers, potiers, menuisiers). Paul faisant les reportages – en tricycle – par les chemins vicinaux, voire départementaux ; et rapportant les plaques à Frédéric, vissé au comptoir du bar-tabac, qui les tirait, les vendait, et les expédiait aux commanditaires.

J'ai vu de ces photos et cartes postales. Ça se collectionne maintenant, et ça se vend bien plus cher qu'alors. Les vues sont vastes, ouvertes et nues. A peine piquées de hameaux et de fermes en dehors du village, dont la place sert d'entrepôt de bois. C'est le fameux *désert de Chartreuse*, avec ses milliers de bêtes qui descendent chaque année de l'estive, début septembre. Mais alors, surgissent bientôt en sens inverse les masses des *skieurs*. Des touristes glissant par centaines sur des planches et se prenant en photo à des centaines d'exemplaires. A des milliers d'exemplaires. A des millions d'exemplaires. Comme ces femmes et fillettes, si droites et pittoresques dans leurs blouses ou jupes longues, tenant ferme leurs longs bâtons. Avant de laisser la neige, au fil des décennies, à leurs enfants et petits-enfants, dont les jupes raccourcissent par-dessus les bas, faisant bientôt place aux pantalons de golf et aux longues culottes. Les hommes, à leurs côtés, posent en chandails, en *pull-overs* cols ouverts, en bérets puis en bonnets, cependant que les pantalons de golf, pour hommes ou femmes, se resserrent en *fuseaux* (Emile Allais, Armand Allard, 1930), et que les pulls en V deviennent des *cols roulés*.

Un marché s'est ouvert. Aussitôt exploité par les « Michallet d'en haut » et les « Michalet d'en bas », deux familles distinctes, charrons, forgerons, épiciers, qui se lancent en artisans dans la fabrication et la location de luges et de skis (1906), en suivant la *Méthode de fabrication familiale à l'usage des montagnards*, diffusée par le Touring Club de France :

« Le ski est une sorte de long patin à neige, en bois, sensiblement relevé à l'avant et légèrement bombé au milieu. Le poids du skieur fait disparaître ce bombement et ramène le ski dans la position horizontale nécessaire. Un étrier métallique et des courroies installées sur le ski en permettent la fixation au pied. »

⁴ Cf. Martine Galiano, *Le Vallon riant de la Chartreuse, Sappey d'hier et souvenirs de Sappeyards*, op. cit., p. 27

Quant aux matériaux et tours de main - douelles de tonneau, planches de frêne, lanières de cuir, pointes bouillies et recourbées au four à pain⁵ – ils ont de quoi faire pleurer de rire ou d'attendrissement, les actuels ingénieurs du groupe Rossignol (fondé par Abel Rossignol en 1907, à Voiron), aujourd'hui producteur – parmi bien d'autres choses - de *skis connectés*⁶.

Ce que j'en dis, c'est ce que rappelle une plaque sur la place du Sappin, proclamant qu'ici, le 3 mars 1907, eut lieu « le premier concours régional de ski ». Vingt concurrents, 1200 spectateurs, et un tracteur – déjà - pour hisser les concurrents en haut des pistes. D'avisés Sappinards forment une Société des Sports d'Hiver pour « favoriser et développer la pratique du ski et des sports d'hiver, attirer les touristes et les sportsmen des sociétés similaires, par l'établissement et l'entretien d'une belle piste de luge et de tremplin de saut » (1910). Parmi ces pionniers de la ruée vers l'*or blanc* ; Monsieur Guillot, le directeur de l'usine de ciments (président), Raoul Jay, agriculteur, Monsieur Chatain, l'instituteur, Messieurs Joseph Jail et Marcel Barral (gantiers), René Guiguet (cantonnier), et les autres membres du bureau, tous agriculteurs ; Pierre Chèvre, Frédéric Cristille, Amédée Jail, Raphaël Jail, Léopold Jourdan, Joseph Michallet.

Les artisans du ski sappinards deviennent de petits industriels, avant de succomber en 1955 à la concurrence du contreplaqué, du plastique et de Rossignol (propriété du groupe suédois Altor Equity Partners. Chiffre d'affaires 2022, 401 millions d'euros)⁷. Ils rejoignent ainsi parmi les fantômes, les menuisiers qui fabriquaient des traineaux, des râteaux et râteliers à foin, des *essendoles* pour couvrir les toits, etc. ; les chevaux qui tiraient ces traineaux ; les paysans qui conduisaient chevaux et traineaux vers leur commune extinction ; et dont les descendants vendent l'image fantôme aux touristes, sous forme d'expositions et de livres « rétro » qui frappent au cœur le spectateur, troublé face aux visions d'un monde que ses aïeux ont tout fait pour *transformer*.

Il ne sait trop de quoi il est troublé le spectateur. De ce que les siens ont fait de ce monde ? ou de son vague à l'âme (passéiste, nostalgique, réactionnaire), face à cette transformation ? Il s'ébroue. Rien ne sert d'y penser. De trop penser. De se prendre la tête. De toute façon, on n'y peut rien, on ne reviendra pas en arrière. Et puis tout n'était pas rose non plus. « Le sort des femmes », « la peine des hommes », etc. Faut pas idéaliser. Il achète parfois le livre, les cartes postales de l'expo qui auront ainsi connu deux carrières commerciales à un siècle de distance. L'une comme souvenir de vacances trivial et grand public ; l'autre comme objet culturel, ethno-historique. Voyez la vie des anciens, voyez le pays des anciens. Le livre pose sur la table du salon, parmi d'autres signes de bon goût. D'appartenance distante, entre fierté et condescendance. Quelques vieux meubles et ustensiles – pétrin, machine à coudre, fourche en bois - habilement détournés en objets décoratifs. De meilleur goût encore et plus décoratifs, s'ils viennent véritablement d'arrière-grands-parents, garantie d'*authenticité*, et non d'une brocante quelconque.

Quand le Père Bruno prend la succession du Père Lerent, en 1964, au Sappin, il n'y a que 350 habitants, autant qu'un siècle plus tôt, les deux tiers étant de souche sappinarde. Cette population oscille de 285 à 371 habitants, entre 1968 et 1975, du temps de Pimprenelle & Famille, la même fourchette que sous Napoléon I^{er}⁸.

⁵ Cf. Martine Galiano, *Le Vallon riant de la Chartreuse, Sappey d'hier et souvenirs de Sappeyards*, op. cit. p. 99, 100, 101

⁶ Cf. « Démontez les stations ! On n'a plus de neige mais on a des skis connectés », 12/02/23, sur <https://www.piecesetmaindoeuvre.com/faits-divers/demontez-les-stations-on-n-a-plus-de-neige-mais-on-a-des-skis-connectes>

⁷ Cf. Martine Galiano, *Le Vallon riant de la Chartreuse, Sappey d'hier et souvenirs de Sappeyards*, op. cit. p. 28, 99, 100, 101

⁸ Cf. sappin-mairie.fr

On y fait déjà du ski de fond, même si les gens d'en bas ne s'y mettent vraiment qu'après les jeux olympiques de 68. Hervé Gumulchian, un jeune chercheur de l'Institut de géographie alpine, souligne alors « la place privilégiée que le Massif pourrait prendre dans l'espace récréatif national ». Un espace de 353 km², de plateaux boisés à 70 %, à 1033 mètres d'altitude en moyenne, enclos de pentes raides et cassées de barres rocheuses. Le Massif compte déjà six Ecoles du Ski Français (une entreprise privée) et 25 moniteurs. De la neige, il y en a ; 150 jours par an. L'hiver, elle emploie environ 90 saisonniers, pour tout le Massif.

Le Sappin, niché au pied de Cimechauve (2082 m), le point culminant du Massif, est prêt, lui, à occuper une place privilégiée dans « l'espace récréatif local ». Les deux SARL qui exploitent la *station* opèrent cinq tire-fesses pouvant débiter 3100 skieurs/heure (soit 6200 fesses), sur les pentes du Fort, et un *snack-bar* pour se restaurer en bas des pistes. L'une d'elles se nomme « Société d'Équipement et d'Expansion du Sappin ». Tout *schuss*. Mais est-ce un bon investissement que d'opérer de telles coupes dans des forêts de hêtres, de sapins et d'épicéas, pour tracer des pistes de 200 à 400 mètres de dénivelé, à la rentabilité précaire ? À l'opposé, hêtraies et sapinières conviennent d'autant mieux au ski de fond que la neige, moins abondante en forêt, s'y maintient davantage, et qu'elles sont riches en *clairières reposantes*. De janvier à avril, plusieurs randonnées de deux ou trois jours, et *de toute beauté*, peuvent être tracées et balisées.

Le Géographe, comme c'est le rôle des géographes, cartographie cette « opportunité économique » - état des lieux, étude de marché, suggestions pratiques - à l'intention des *acteurs* de l'économie du Massif. Les remontées mécaniques ne sont vraiment sûres de fonctionner que trois mois par an. Pourquoi ne pas les utiliser également en été, à condition de faire les aménagements nécessaires ; restauration des chalets d'alpages transformés en buvettes, sentiers balisés au départ des télésièges, aires de pique-nique équipées, gîtes d'étapes chez l'habitant. Investissements modestes pour les collectivités locales, mais grosses de *retombées intéressantes* pour les Sappinards (*polyactivité*). Ouverture. Echanges et rencontres entre citadins et ruraux (habitants et touristes).

Le Massif, selon le Géographe, offre des produits *inestimables* ; des paysages harmonieux, un réservoir d'air pur et « un habitat traditionnel pas encore trop dégradé » (*patrimoine*), une population toujours présente (*services*). Des produits d'autant plus vendeurs qu'entre Grenoble, Voiron et Chambéry, la clientèle réside à une demi-heure de voiture. Des milliers, des dizaines, des centaines de milliers de voitures et de touristes attirés par la randonnée pédestre, équestre et à ski. Un gigantesque parc de loisirs, ouvert toute l'année et doté d'un personnel domestique. Le Géographe a les chiffres. Les gens de la cuvette font 80 % du chiffre d'affaires du Sappin. Le Massif, c'est de la moyenne montagne pour classes moyennes ; 42 % de cadres moyens, d'enseignants et d'employés de bureau ; 32 % d'étudiants. Un aller-retour en 2CV ou en 4L, le week-end, un forfait demi-journée et un casse-croûte au snack. Roulez jeunesse.

Il y a moins de classes « modestes » (inférieures), mais il y en a ; 2 % de cultivateurs, 3 % d'artisans, 7 % d'ouvriers spécialisés. Les prix d'une pratique modeste comme la randonnée, restent modestes. Trop modestes, bien sûr, pour les loueurs de pistes et de sentiers qui voudraient bien « monter en gamme ».

Quant aux touristes des classes « aisées » (supérieures, immodestes), ils viennent surtout de Lyon et de Paris, pour des séjours à l'hôtel ou en location ; cadres supérieurs (8 %), professions libérales (5 %), patrons de l'industrie (1 %). Peu nombreux et lucratifs, que voilà des *usagers* intéressants pour les tenanciers du Massif, avides d'échanges et de rencontres.

« Néanmoins (*dit le Géographe*), une mise en valeur cohérente du Massif supposerait un minimum de coordination entre tous les détenteurs d'une petite parcelle de pouvoir et l'ensemble des habitants de ce secteur de moyenne montagne. (...) C'est dans le cadre des schémas de massifs en préparation, à l'initiative des

Commissaires à l'Aménagement de la montagne, que seront désormais coordonnés les efforts de développement du tourisme et des loisirs d'hiver et d'été en montagne⁹. (...)

Pour en revenir à la Chartreuse, la création d'un organisme possédant un réel pouvoir de proposition (voire de décision) dans le domaine de l'aménagement d'ensemble de ce massif écartelé entre deux départements apparaît plus qu'indispensable¹⁰. »

Cette conclusion du Géographe date de 1976. La création du Parc naturel régional, de 1995. Frédéric Escarbot, actuel maire du Sappin, préside depuis 2016 cet « organisme de coordination » qui s'étend en 2025 sur 865 km² ; et qui « propose » (« voire décide ») au nom de 74 communes (43 en Isère, 31 en Savoie).

Le Géographe a donc été prophète en son pays. Il était jeune alors (30 ans). Il est émérite aujourd'hui, ayant accompli une belle carrière ; enseignant en collège et au lycée, docteur en géographie, professeur à l'Institut de géographie alpine et à l'Université Joseph Fourier, professeur associé à l'Université de Montréal, membre des conseils scientifiques des Parcs des Ecrins et de Chartreuse, auteur d'articles et de livres ; et enfin, retraité heureux dans ce paysage harmonieux où il demeure ; réservoir d'air pur au-dessus du *smog* grenopolitain, dont il a su tracer les perspectives de développement. 20 kilomètres de pistes (vertes, bleues, rouges) - s'il y a de la neige ; moyennant un modeste péage (8€50/jour, 34 €/semaine en 2024). En revanche, interdiction aux marcheurs de piétiner ces pistes damées qui monopolisent les vieux chemins. Ils n'ont qu'à prendre les « itinéraires balisés », à l'écart, qu'on arrivera bien à leur faire payer un jour.

Un siècle et demi plus tard, il faut se rendre à l'évidence. La plupart des activités et des paysages photographiés par les touristes et les frères Cristille *ont tout simplement disparu*. Passons pour les personnages dont l'« espérance de vie » (la longévité) ne semble pas avoir été affectée par leur prise en photo. Mais si leurs corps ont duré autant, sinon davantage que ceux de leurs ancêtres, il saute aux yeux que leur « âme », leur « identité », leur « esprit », a fondu avec la neige. Je veux dire, cette conviction d'avoir franchi les âges en se transmettant comme un mot de passe, des parents aux enfants, un récit commun ; tissu ravaudé au gré des circonstances, afin de lui garder sa cohérence – et donc – la cohésion temporelle de la communauté. Si la population du Sappin a triplé (1150 h. en 2024), les résidences secondaires devenant peu à peu principales, la proportion des Sappinards de souche, d'après le Père Bruno, s'est effondrée¹¹. *Ravaulder* (XVI^e siècle), ça vient de *ravaut*, « sottise, bourde », lui-même dérivé de ravalier, au sens de « diminuer un prix »¹². Mais il se peut qu'il n'y ait rien de vrai en dehors de la neige première, et que cette illusion d'une continuité fictive, poursuivie de sottise en sottise, se soit finalement éteinte avec les ravaudeurs. Pauvres bonhommes de neige ayant si durement, si inlassablement travaillé à leur propre disparition.

⁹ Cf. *La neige en France*. 1975. – Service de la promotion, Secrétariat d'Etat au Tourisme. Série d'études, n°9

¹⁰ Hervé Gumuchian, « Ski en moyenne montagne : L'exemple du massif préalpin de la Chartreuse », in : *Revue de géographie alpine*, tome 64, n°1, 1976. pp.31-56. Doi : <https://doi.org/10.3406/rga.1976.2031>

¹¹ Cf. Martine Galiano, *Le Vallon riant de la Chartreuse, Sappey d'hier et souvenirs de Sappeyards*, op. cit. p.107

¹² Cf. Dictionnaire de l'Académie française. 9^e édition (actuelle). <https://www.dictionnaire-academie.fr>

Quant au rôle de la photographie dans ces disparitions, les présomptions sont graves et concordantes. Prendre *en souvenir* des gens et des paysages, c'est préméditer, machiner leur *dématérialisation*. Leur métamorphose fantomatique.

A force d'être pris et repris en photo, l'original se fane. La neige disparaît, faute d'eau et d'hiver. La neige à l'époque de sa reproduction mécanique – l'*ersatz* de neige, la neige artificielle – ne pouvant durablement remplacer la naturelle, sans eau ni froid, ni machines à neige électriques. Le touriste, lui, s'habitue vite à l'*ersatz*, moins coûteux, plus accessible et plus *safe* que l'original. Arpenter un champ de neige boisé, croiser un ours ou un loup, c'est tout de même plus confortable et rassurant en *réalité virtuelle* que dans la vie réelle (IRL) - puisqu'on a le choix. Ce post-touriste prend d'ailleurs conscience, grâce aux études de nivologie humaine et sociale, relayées par les médias et son groupe RS (Réseau Social), qu'il y a toutes sortes de neiges - « profonde », « poudreuse », « croûtée », « glacée », etc. - ainsi qu'en témoignent les divers mots des Inuits pour les distinguer¹³ ; mais que nulle n'est plus « vraie » que les autres. Il n'y a donc qu'une *continuité neigeuse* sous diverses formes dont aucune ne l'emporte en supériorité ontologique sur les autres ; qu'il s'agisse de neige prétendue « réelle », « normale », « naturelle », ou de neige dite « artificielle » ou « virtuelle ». Le post-touriste en sait long désormais. Il sait que la neige est, comme l'art, dans son regard. Dans son *ressenti*, comme il dit. Qu'il n'y a pas de différence s'il n'en voit pas (s'il n'en *ressent* pas), et, fier de cette *pensée puissante* qui renforce son *agentivité*, il *déconstruit* aussitôt le discours du bonhomme de neige - ce mirage, cette hallucination, ce phantasme réactionnaire et foncièrement technophobe. Cette pure *construction essentialiste*.

On ne lui fait pas au post-touriste, il est alerte et averti. Qu'est-ce que ce prétendu « bonhomme de neige », sinon une représentation coloniale et viriliste du patriarcat et de la *blanchité* ? « Blanc comme neige », hein ? Comme par hasard ! Et pourquoi pas une « bonne femme de neige » ? Et pourquoi pas un « bonhomme de boue » ? Où se trouve la limite entre la neige et la boue ? Et pourquoi la neige serait mieux que la boue ? Il faut en finir avec ces *identités figées*, avec ces dualismes et ces hiérarchies binaires ! Entre la neige et la boue, *il n'y a pas de limite*. Ce n'est qu'une question de temps, de transition, pour que l'une devienne l'autre !

Il s'indigne le post-touriste ! Il alerte son groupe RS et fait une vidéo furibonde ! Il dénonce ! Il accuse ! Quand on pense ! Des complotistes vont jusqu'à accuser l'industrie de la neige d'avoir fait disparaître la « vraie neige » au profit de sa propre neige synthétique ! Comme si la révolution industrielle, depuis 1784, avait quoi que ce soit à voir avec le réchauffement climatique et la fonte des neiges ! Comme s'il pouvait y avoir d'autre neige que celle d'appellation contrôlée, ainsi nommée par les nivoculteurs ! – Les scientifiques, les spécialistes ! La neige étant ce qu'ils appellent neige, et tout le reste n'étant que fausseté (*infox*, *fake news*). Qui décide des mots, décide des choses. La neige d'aujourd'hui, pour le post-touriste, c'est ce qui choit des écrans avec un blanc chuintement.

Puis les Cristille vendent l'auberge des Touristes, tandis que la dernière neige couvre la maison de Pimprenelle, dans les années 70. Il en bruinera encore bien sûr, une neige fantôme et résiduelle, hantée de revenants aveugles et visionnaires. Deux jeunes du village, Marc Borel et Patrick Auguste, découvrent alors dans les greniers de l'auberge près de trois milles plaques de verre photographiques, en boîtes poussiéreuses. Il y a encore un curé dans le presbytère en face de l'auberge, le Père Bruno, lui-même féru de photographie et animateur du club photo de la paroisse (il y a encore une paroisse, et un club photo, parmi d'autres clubs et sociétés). Un

¹³ Cf. thecanadianencyclopedia.ca

descendant de la famille Cristille autorise le Père Bruno à transporter ces trois milles plaques dans sa cure, à les inventorier, et à les tirer avec l'aide de ses jeunes assistants. Trente ans de labo-photo. Le Père Bruno fait don de sa collection en 1996 au Musée dauphinois ; prend sa retraite en 2003 ; meurt en 2019. *Ite missa est*. « Il y avait 250 personnes à ses funérailles », d'après *Le Dauphinois*¹⁴. Il n'y a désormais pas plus de curé au Sappin que de neige en enfer. Le Syndicat d'initiative et le Musée dauphinois vont pouvoir faire des expositions dans l'ancienne cure.

En novembre 2001, Francis Etcheverria rayonne dans son jardin du Sappin fraîchement tondu, et dans les pages de *Chartreuse magazine*.

« Ce Basque venu de Bordeaux, ingénieur chez Pactole, une start-up de billetterie informatique, jouit d'un cadre de vie incomparable. "Le matin, je pars à 8h30 de la maison. Je pose les enfants à l'école et je suis au bureau, en bas, à 9h. Pas de bouchon le soir pour remonter de Grenoble, je suis de retour à 18h." Francis Etcheverria a construit son chalet en 1993, sous la falaise de Cimechauve. "A cette époque, il n'y avait déjà plus rien en agence, à Grenoble et autour, j'ai saisi l'opportunité." Conscients de leur chance, les Etcheverria voient d'un mauvais œil l'arrivée de nouveaux résidents. Le maire, Robert Cadarache, ancien directeur du Centre des arts du spectacle de Grenoble, témoigne de cette pénurie foncière. "Pendant un an, j'ai cherché un terrain à bâtir, une maison à vendre ou à louer. Je montais toutes les semaines au bistrot m'informer des divorces et des décès." Il finit par dénicher une vieille ferme en lisière du Sappin, où il aménage des chambres d'hôtes. Elu maire en 2001, Robert Cadarache entend bien développer sa commune de manière raisonnable. "Il nous faut résister à la tentation du 'tout immobilier', afin de ne pas ressembler à la vallée du Grésivaudan." Le Sappin jouit d'un très beau site touristique, abrité du vent par les falaises, et dispose d'hôtels, de restaurants, de gîtes, au départ d'une belle zone nordique. "Construire dix villas avec de grandes parcelles ne nous rapporterait rien, au contraire. En revanche, nous réfléchissons avec la commission d'urbanisme durable au développement harmonieux des quartiers périphériques, en liaison avec le bourg." Mais si Le Sappin entend bien rester une commune-balcon, poumon vert de la Métropole, le maire escompte en retour le soutien de la vallée. "On veut bien offrir des lieux de détente et de loisirs aux urbains, créer des aires de pique-nique à une demi-heure de voiture, mais la ville doit nous aider à entretenir ce que ses habitants viennent consommer ici"¹⁵. »

Voici le développement harmonieux, chroniqué au fil des ans par *Le Dauphinois* :

« Le Sappin s'adapte.

La commune remise ses canons à neige et balise ses sentiers. Un plan "village-nature" pour transformer son centre, afin d'attirer les investisseurs et les touristes. Les colchiques sont dans les prés et les monospaces sur la route départementale qui monte de la vallée. Chacun espère un léger refroidissement avant la chandeleur afin de faire tourner les canons à neige, mais la régie communale du Sappin semble miser sur d'autres projets "au lieu de s'endetter avec des équipements coûteux et de s'acharner pour ouvrir les pistes quarante jours par an". Robert Cadarache, le maire du Sappin, pense haut et fort que la valorisation de sa commune passe par de nouveaux services et commerces, qui produiront des emplois et de la taxe professionnelle. "Il ne suffit pas d'aménager des parcours à thème ou d'orientation, d'ouvrir une maison de la forêt et de la nature, ni de créer toutes sortes d'animations

¹⁴ *Le Dauphinois*, 29 avril 2019

¹⁵ *Chartreuse magazine* n°36, novembre/décembre 2001

(ce que nous ferons, bien sûr), il s'agit aussi de vendre des prestations là où elles ne s'imposent pas."

Les vendre à qui ? Aux touristes bien sûr, promeneurs du dimanche et vacanciers de passage, en groupes ou particuliers – mais également aux populations permanentes. Pour créer le désir de consommation, il faut créer le désir d'arrêt, transformer la route en rue. Tel est le diagnostic de la Commission du développement durable, partagé par d'autres institutions ; l'Agence d'urbanisme grenopolitaine, la DDE, le Parc, etc. D'où la modification du POS (Plan d'occupation des sols), et la requalification du cœur de village suivant les propositions du bureau d'études Urgence urbaine, avec des financements du conseil général ; Reformulation des abords paysagers, du tracé de la départementale, refonte des voiries et débusage d'un ruisseau (*l'Achard ? La Loue ?*), création de terrasses de café, d'une aire de pique-nique, de commerces, de logements, de stationnements sécurisés¹⁶. »

Le développement durable me semble une incurable maladie chronique, conduisant l'organisme atteint à son excroissance mortelle.

Actualités du Sappin. « Ils fuient la cuvette et la canicule. Alors que les températures atteignent les 40°, les Grenopolitains se réfugient au camping du village et sur le parking de Cimechauve, pour les camping-cars. Le camping affiche complet (75 emplacements). Je viens dormir ici dès que je peux, dit Jean-Michel, ingénieur à Crolles, affaissé sur sa banquette. On a l'impression d'être des réfugiés climatiques soupire Arlette, avachie sur son fauteuil pliable. La terrasse du café est pleine à 18 heures. On fait 150 couverts le week-end mais on peut toujours appeler du renfort, dit Gaby, le responsable du service. Cet endroit est accessible avec un simple ticket de bus, mais beaucoup de Grenopolitains l'ignorent encore, remarque Frédéric Escarbot, le nouveau maire du Sappin (*un ingénieur*). A la Laiterie du Sommet, les vaches ont produit un tiers de lait en moins. Jean-Noël Bouvier, l'éleveur qui partage 70 vaches avec quatre exploitants, a installé une citerne. A la fromagerie, magasin incontournable pour les randonneurs, on peut toutefois acheter du sérac, de la tomme et du fromage blanc. Attention pour le paiement avec smartphone, le réseau téléphonique ne passe pas.

Sappin-Art a ouvert son 25^e festival avec une soirée consacrée à « l'Évanescence ». Magali Pouillon, Bernard Hautois et d'autres, ont lu des poèmes entre deux intermèdes musicaux d'Elsa et Gisella (flûte et violoncelle). Le poète Ronan Plumeau, en résidence pour un mois au Sappin, animera les prochaines soirées (dates et lieux à préciser). Ronan Plumeau, poète en résidence au Sappin, a proposé à la ferme du Fort, chez Gwenola et Jonathan, une restitution pleine d'émotion et de drôlerie de ce qu'il a écrit depuis un mois. Animant des ateliers à l'école et sur le marché, improvisant en troubadour à partir d'un mot soufflé, il a fait parler les arbres de la forêt, du geste et de la voix, au grand plaisir de la salle pleine de petits et de parents. Charlotte Mollard, l'une des coresponsables de Sappin-Art, se félicite que cette initiative ait reçu des subventions de la Drac (Direction régionale des affaires, culturelles), du Parc naturel régional, du Département et de la commune. « Ce qui est super pour de la poésie ! »

- A propos d'évanescence, je me demande si le poète en résidence a lu à son public la pauvre complainte du pauvre cousin, Emile Nelligan (1879-1941).

¹⁶ *Le Dauphinois*, 27 octobre 2004

*Ah ! comme la neige a neigé !
Ma vitre est un jardin de givre.
Ah ! comme la neige a neigé !
Qu'est-ce que le spasme de vivre
A la douleur que j'ai, que j'ai.*

Actualités du Sappin (suite). « Apéritif avec les anciens sur le parvis de l'école, avant le concert-bal du Rigaudon, groupe folk 100 % sappinard. Arrivée du troupeau de Cimechauve sur l'alpage. Après deux semaines à brouter les prairies du Sappin, les 450 brebis, les deux chiens de protection, et Jonas, le berger, ont retrouvé les pentes escarpées sous les falaises. En septembre, les agneaux nés sur la montagne seront proposés en vente directe sous forme de colis de viande. Festival Sappin-Art : le comédien Denis Purgon captive son public avec « Anthro-scènes ». 250 personnes, soirée en plein air. Spectacle en partenariat avec des scientifiques grenoblois et le Pentagone, le Centre Art & Science du CEA. Réchauffement climatique. Responsabilité des sociétés occidentales. Public hilare. » – Que dit-il de si drôle sur la mort de l'hiver et de la neige, ce bateleur savant, pour tant faire rire ses spectateurs ?

« Se présentant comme un scientifique mis face à ses responsabilités écologiques après un aller-retour en avion à New-York, il se retrouve à mimer tour à tour la photosynthèse des plantes qui captent le carbone de l'air, l'agonie de la crevette qui, il y a plusieurs millions d'années, a contribué à créer les stocks de pétrole que l'on utilise actuellement, ou les échanges d'énergie à la surface de la Terre, ou encore le principe d'absorption du rayonnement infra-rouge par les molécules de gaz à effet de serre.

Il finit son spectacle par un échange avec le public sur la situation inconfortable où nous nous sommes mis. Comment allons-nous gérer cette bascule dans une crise climatique dont nous n'avons entrevu, pour l'instant, que les prémices ? »

Nous ?... Mais nous ne sommes pas industriels, nous ! On subit. On est du populo, *nous*, des petits, des pedzouilles tournés banlieusards, pas des « capitaines d'industrie ». Les miens n'ont rien à voir avec la carbonisation des neiges depuis 1784. Ils n'ont jamais eu de responsabilités dans la société industrielle. On ne va rien « gérer » du tout, *nous*. Ce sont *eux*, les dirigeants, les directeurs, les scientifiques, ceux qui ont foutu le feu, qui vont « gérer » l'incendie planétaire allumé et attisé par leur industrie. Gérer, ils savent faire – ils nous imposent déjà les consignes de survie que commande notre « situation inconfortable », en même temps qu'ils déchaînent le brasier.

Chapeau l'artiste, « issu d'une famille de scientifiques » ! Comment qu'il l'éduque son public et lui flanque sur le dos les responsabilités des « sociétés occidentales » (*industrielles*), dont il décharge ses « collaborateurs » scientifiques ! Et les autres niaiseux qui rient à gueule ouverte ! Qui veulent bien apporter leur goutte d'eau à la *gestion* de l'incendie et sous la direction des incendiaires. « Ils ont pris conscience », grâce au spectacle de l'artiste – très drôle le spectacle, pas moraliste ni culpabilisant du tout. C'est la faute de la société. – Occidentale, pas industrielle. Il n'est donc pas question de *démanteler la société industrielle*, mais de *déconstruire la société occidentale* (Chine, Japon, Corée(s), Singapour, Taïwan, Vietnam, Malaisie, Indonésie, Philippines, Russie, Iran, Arabie, Emirats, Koweït, Qatar, Brésil, Afrique du Sud, Nigéria, etc.). L'industrie, au contraire, on en a besoin pour éteindre l'incendie occidental. Une *industrie verte*, bien sûr. Les parents et les enfants des générations futures rient de bon cœur, le cul dans l'herbe humide et verte. Certes, on traverse une crise, mais tant de filières et de carrières s'ouvrent à eux dans la gestion de l'incendie qu'on peut parler de *reconversion* – de même que le spectacle

en général et Sappin-Arts en particulier se sont déjà reconvertis dans le verdissement de leurs productions (*décarbonation*).

Ils veulent bien *déconstruire*, les niaiseux. Ils veulent bien « (se) remettre en cause ». Ils se flattent d'unir bonne science et bonne conscience, et de sauver ainsi le monde et leur âme. Ils ne sont pas comme leurs ancêtres, eux. Ils n'auraient jamais pratiqué *l'extractivisme*, eux, ni creusé les mines et fosses métallifères que possédaient les paroisses du Sappin et de Sarcenaz, vers 1330. Ni les carrières - plus d'une dizaine éparses dans le massif – pour fabriquer des meules. Ni les fameuses « Merlières » des dauphins, exploitées en 1327, au Mont Saint-Martin, mais qui l'étaient peut-être déjà du temps des Romains. Ni celles de Quairn, juste au-dessous du Sappin ; treize fronts de taille longeant la falaise sur 400 mètres et s'élevant vers la crête, par un escalier géant où se voient encore les attaques des pics et les ébauches des meules¹⁷.

Les niaiseux, ils n'auraient pas bâti de moulins sur la Vouivre au XIX^e siècle (Moulin Sans-Souci, Moulin Guillerme), ni de scieries hydrauliques (au lieu-dit La Scia). Ni la cimenterie, au même endroit, qui a pris la suite de la ganterie à domicile ; hommes et femmes travaillant tard les soirs d'hiver, pour livrer au matin les patrons d'en bas. Les femmes cousant les gants, tandis que les hommes coupaient les peaux. Avant que les machines ne remplacent les Sappinards, et que les nantis cessent de porter des gants¹⁸. Maintenant on sait, on a le choix. Qu'est-ce qu'ils sont malins, les niaiseux. Tellement plus malins, tellement plus vertueux que leurs ancêtres. Merci au progrès de nous avoir rendus si sages et instruits.

- Et, tiens, justement je retrouve la Vouivre, roulant méconnaissable dans sa tranchée, au pied des vieilles pistes de ski. Mais comme il n'y a pas de neige ni d'hiver, cet hiver, elle reflète le vert pâle et ras de la pente à peine givrée. Et toutes les perches pendent lugubres et serrées au pied du tire-fesses, devant la cabane où l'on vend les forfaits, fermée et perchée sur deux rangs de moellons. Des roches jonchent la tranchée qu'on appelle la Vouivre, profonde d'un mètre ou plus, large de... deux mètres ? aux flancs tapissés d'une barbe filamenteuse et blanchâtre, et d'un fouillis de brindilles sèches. Pardon pour mon langage approximatif, je ne suis qu'un promeneur. Je n'herborise même pas. Je maîtrise à peine la grise littérature des services grenopolitains faisant l'état des eaux qui roulent sous mes yeux :

« Les récentes crues de la Vouivre et de ses affluents ont généré une incision du lit engendrant des affouillements des pieds de berges sur la commune du Sappin et conduisant à la dégradation des ouvrages de protection des berges en rive droite. (*Incision ?...Affouillements ?*) Les routes communale et départementale attenantes sont menacées, c'est pourquoi la Métropole souhaite engager des travaux pour la reprise des ouvrages de protection sur le linéaire concerné. (*Linéaire ?*)

En rive gauche, la berge est naturellement boisée (cépée, rejets de souche) et, la plupart du temps, relativement stable. A l'amont du linéaire on observe un sous-cavement en pied de 50 cm environ (*sous-cavement ?*), certainement témoin d'un phénomène d'incision.

Plus en aval, au droit du téléski, une protection a été réalisée en pied de berge rive gauche, certainement pour la protéger (*sans blague ? La protection sert à protéger ?*). Cette protection est en mauvais état, les blocs se sont effondrés ou le risquent bientôt.

¹⁷ Cf. Alain Belmont, « Le salaire de la pierre », in *L'Alpe* n°17, octobre 2002. Ed. Glénat

¹⁸ Cf. Martine Galiano, *Le Vallon riant de la Chartreuse, Sappey d'hier et souvenirs de Sappeyards*, op. cit. p. 77

D'autre part, sur le linéaire concerné par le projet, 7 seuils participent à la stabilisation du lit. Pris individuellement, ces seuils de stabilisation sont globalement franchissables en période de migration. Cependant, leur cumul conduit à une dégradation de la franchissabilité et les continuités piscicoles sont mises à mal sur ce tronçon. (*Fran-chis-sa-bi-li-té*)

Il émerge donc le besoin de rétablir la fran-chis-sa-bi-li-té du cours d'eau sur ce secteur et d'améliorer la qualité de l'habitat aquatique, en diversifiant les faciès d'écoulement du cours d'eau.

Le lit mineur est homogène et uniforme avec un étalement de la lame d'eau en étiage. Seule la présence des seuils permet une diversification des écoulements et une modification de la granulométrie et de la profondeur du lit. (*faciès, lit mineur, granulométrie...*)

La granulométrie des matériaux du lit est relativement homogène de l'amont vers l'aval et favorable au développement de frayères.

Le présent projet a pour objectif de profiter de la dégradation de l'état morphologique du lit pour développer un vrai projet de renaturation du cours d'eau : (*le projet a pour objectif un projet, on avance*)

– Supprimer le risque de dégradation des infrastructures routières et sécuriser le pied de berge rive droite avec une reprise des protections existantes ;

- Elargir le lit mineur sur la quasi-totalité du linéaire concerné, avec un recul de berge rive gauche d'1 mètre supplémentaire vis-à-vis du projet initial. Ce recul ouvrira un espace de dissipation de l'énergie lors des crues. Il correspond à la recherche d'un "équilibre naturel" du cours d'eau, favorisant un transport sédimentaire plus régulier. Il tend ainsi à corriger les dysfonctionnements morphologiques du cours d'eau en réduisant l'incision.

– Optimiser la zone de confluence avec le cours d'eau affluent ;

- Garantir une renaturation globale du cours d'eau et de ses milieux connexes : - en améliorant blablabla..., en augmentant blablabla..., en assurant blablabla... - en reconstituant une *ripisylve* plus qualitative sur l'ensemble du linéaire. Vingt dieux. Une ripisylve. Ainsi l'emprise intègrera 2 mètres supplémentaires en haut de berge pour mettre en place davantage d'arbres de haut-jet (plantation d'arbres de 2/2,5 m sur le haut de la berge). La ripisylve en rive gauche sera plus fonctionnelle et connectée - comme la nouvelle version d'un smartphone. – Le parement sera davantage végétalisé avec la plantation d'arbustes 90/120 en plus du bouturage prévu. – Un plan de gestion/éradication de la Renouée asiatique, présente en aval du linéaire, sera mis en place. »

Je passe sur d'autres opérations de « renaturation ». Ce n'est plus tant une rivière, la Vouivre, qu'un canal à ciel ouvert (provisoirement), suivant la ligne de pente tant que ses maîtres et possesseurs ne jugent pas utile de le dériver vers d'autres fonctions et directions. Ils ne s'en cachent pas, d'ailleurs, ces exploiters hydriques :

« Le projet souhaite respecter une approche "multi-usages" et s'inscrire dans une logique de développement durable pour l'aménagement futur du territoire. Ainsi dans le respect de l'exploitation actuelle des parcelles agricoles et dans un souci de conciliation avec les usages en cours, il sera proposé des dédommagements sous formes de solutions d'abreuvement, selon les besoins de l'exploitant. Les modalités techniques de ces solutions restant à définir en collaboration avec les services de la Métropole. »

Ce projet, dont j'arrache ici les meilleurs morceaux, résulte d'une « consultation du public par voie électronique¹⁹ ». Une consultation des Sappinard-e-s connecté-e-s, mais qui ne l'est de nos jours ? Et voilà pourquoi, traversant le village au plus près de la Vouivre, je croise une pelleuse à l'œuvre sur une route déserte, derrière les maisons, flanquée d'une camionnette au hayon relevé sur un tas d'outils et de tronçonneuses, où farfouillent deux costauds en combinaisons vertes. La renaturation est en cours. Pas la peine de s'arrêter, c'est du bourru méfiant, qui bosse dur et qui n'aime pas les regards ni les questions des inconnus. Comme s'ils avaient la sensation d'être pris en train de faire un mauvais coup, ou quelque chose prêtant aux critiques des gens qui critiquent tout.

Ceux-là sont les descendants des Sappinards, souvent des Italiens, qui trimaient voici plus d'un siècle de cela aux scieries voisines, activées par l'énergie de la Vouivre ; ou à la cimenterie de *la Scia*, la « Société des ciments du Sappin », « abreuvée » par la Vouivre qui passait dessous, dans un large tunnel. - Pas seulement des Italiens - des Portugais, des Espagnols, des Tunisiens, 80 ouvriers, permanents ou saisonniers, logés ensemble, à la dure, dans une grande bâtisse, avant de faire venir leur famille et d'avoir de nombreux enfants. Une explosion en tua quatre de ces ouvriers, en 1909. Je suppose qu'ils voulaient forcer une galerie à la dynamite.

« Dans les premières années, faute de broyeur, il fallait descendre les pierres à Grenoble pour les faire moudre (...) Heureusement, cela ne dura pas trop et, dès 1910, ce travail fut effectué au Sappin. La production était d'environ 40 tonnes par jour, en ciment prompt et artificiel. Douze galeries existaient dont trois dirigées en profondeur mais que l'eau avait tendance à envahir²⁰. »

J'ai la photo, elle date des années 1920. L'enseigne est peinte au fronton de la façade de pierres, « Ciments du Sappin ». Un camion chargé de tonneaux de poudre de ciment est garé devant, avec une grosse pierre pour caler la roue arrière. Sur les tonneaux et devant le camion, une vingtaine d'ouvriers posent sur deux rangs ; des gars râblés, à bérets, casquettes et galures, en vestes et godillots. Grosses moustaches, regards directs, visages rudes et rares sourires. Des *poilus*, quoi. Des fantassins de l'industrie. Mon grand-père avait ramené cette gueule-là de Douaumont, mais avec une moustache étroite, à la Charlot. On a prévenu les gars pour la photo, deux d'entre eux portent leur enfant dans les bras. Ça fera un souvenir pour le petit, et ensuite pour ses petits à lui. Qu'ils se souviennent de leur « pépé de 14-18 ». Et puis la photo ayant effacé les « pépés de 14-18 », finit au Musée dauphinois. Mais peut-être que leurs petits-enfants s'en souviennent, comme je me souviens du mien²¹.

La cimenterie du Sappin cessa ses activités en 1939. Passant, qui que tu sois, vieux ou néo-Sappinard, ou simplement promeneur, arrête ici tes pas pour un instant. Tu peux encore y voir les cinq fours qui subsistent comme le tombeau de la société industrielle ; et méditer sur le réchauffement climatique, l'économie carbonée, les torts des anciens et des sociétés occidentales – l'Anthropocène, quoi (de 1784 à nos jours) – et non pas le Technocène comme je l'affirme, moi, Blanc-Bec, qui ne suis pas scientifique.

– Et à propos, vous avez vu « Anthro-scènes », le spectacle de Denis Purgon ?... Qu'est-ce qu'on a ri ! Que c'était drôle ! Pas du tout moraliste, négatif ou malaisant. Et puis c'est scientifique, vous savez, tout est vrai, il a travaillé avec des chercheurs, mais en même temps, il se met à la portée des gens, des enfants, on comprend tout, vous pouvez emmener les gosses, ça va leur plaire !

¹⁹ lesappinchartreuse.fr et isere.gouv.fr, DDT, service environnement, mars 2024

²⁰ Martine Galiano, *Le Vallon riant de la Chartreuse, Sappey d'hier et souvenirs de Sappeyards*, op. cit. p. 77, 78

²¹ Cf. *L'Alpe* n°40. Mars 2008. p. 59

Les néo-Sappinards, comme je disais, ils ne sont pas dans la culpabilité. Plutôt en pays conquis à la force du pognon. 4124 € le mètre carré, ça fait le tri parmi les réfugiés de la Cuvette. C'est dans le journal que je l'ai lu, pas plus tard qu'aujourd'hui.

« Niché au pied de Cimechauve, à vingt minutes de route de Grenopolis, ce village aux allures authentiques a vu affluer depuis une quinzaine d'années nombre de chercheurs, d'universitaires, d'ingénieurs et de médecins. Des CSP + en quête d'une qualité de vie et d'activités en pleine nature. Avec le réchauffement climatique, ces savants et sachants, adeptes des grands espaces, ont vite gagné ce versant du Massif, comprenant qu'investir ici plutôt que dans la Cuvette polluée était le bon plan.

Un réchauffement non sans effet sur la mini-station du Sappin, ses cinq téléskis gérés par la commune, n'ouvrant plus que quelques jours par an, en cas de flocons de plus en plus rares à 1000 m. D'où cette rengaine, chaque hiver : faut-il maintenir la station ? Pour le maire – de droite - Frédéric Escarbot, cette station patrimoniale est "la joie de vivre du village" et ne coûterait que 10 000 € quand la neige manque. Et quand elle tombe, comme ce Noël, "elle rééquilibre les comptes, emploie les gens du coin et donne du travail aux artisans du Massif". Le village, d'après lui, est sur une dynamique positive avec une centaine d'associations et plus de 300 entreprises immatriculées dans la commune. Un modèle, pourtant, qui ne passe plus auprès des défenseurs d'une montagne plus résiliente. Des voix s'élèvent à gauche et chez les écologistes, dont celles d'Herta Sanchez Pignon et de Sébastien Raduski, candidats d'Oxygène, le nouveau parti écologiste qui défend le "nucléaire vert" et les idées décroissantes de Jean-Marc Jancovici. – 11,65 % aux dernières élections, une vraie percée.

Chercheuse en nanotechnologies de la santé, le discours de cette jeune quadragénaire en faveur d'une écologie pratique et réaliste, dictée par les scientifiques, a fait mouche auprès des néo-Sappinards qui ont voté pour deux d'entre eux. Le trentenaire, Sébastien Raduski, étant lui-même ingénieur marketing au CEA. Le maire Frédéric Escarbot aurait pris contact avec cette représentante d'une "écologie positive et pragmatique" afin de l'initier au "business municipal"²². »

Si quelqu'un peut concilier science et conscience au Sappin – bonnes, forcément bonnes – écoféminisme et technoféminisme, en ce moment de liquidation du bonhomme de neige et de l'hiver patriarcal, c'est bien Herta Sanchez Pignon. Une femme puissante ayant vécu partout pour ses études, dans l'Hexagone et à l'étranger, « avide d'innovation, d'interdisciplinarité, de management de projet et d'équipe », mais désormais fixée au Sappin²³. A vingt minutes donc, de son unité de recherche du centre Braintech du CEA-Léti, où elle dirige le projet Brain Micro Snooper (« micro-fouinard cérébral ») et une équipe de cinq personnes, financés par le Conseil européen de la recherche (1,5 M d'euros sur cinq ans).

L'objectif proclamé de ces recherches – hormis couvrir leurs auteurs d'honneurs et d'argent – c'est « l'optimisation d'électrodes cérébrales implantables à visée thérapeutique ». En clair d'équiper les tétraplégiques d'un bras articulé, et les muets d'un synthétiseur vocal

²² *Le Dauphinois*, 17 janvier 2025

²³ Selon sa présentation sur oxygene.fr

commandables par la pensée. C'est-à-dire « des signaux de neurones », captés et transmis par ces micro-fouinarde, plus souples et moins invasifs que les macro-fouinarde jadis utilisés par le psycho-chirurgien José Delgado (1915-2011), pour stopper une charge de taureau en pleine course (1963), et téléguider des chats et des chimpanzés²⁴.

Je ne sais ce que je penserais de ces implants, si j'étais muet ou paraplégique, mais je suis sûr que l'usage des micro-fouinarde, ou nano-fouinarde, ou pico-fouinarde – au fur et à mesure de leur miniaturisation et de leur optimisation - ne servira pas seulement à rendre la parole aux muets et la mobilité aux paralytiques. Les « signaux », ça voyage dans les deux sens. Ce qui paraît déjà, sous couvert de lutte contre le « validisme », c'est l'abolition du libre-arbitre des sujets implantés, leur espionnage jusque dans leur for intérieur, leur transformation en *cyborgs* ou *cybernanthropes*, afin de les téléguider en fonction d'une *organisation scientifique du monde*. - Les scientifiques n'ayant en vue que de *bons usages* de leurs innovations technologiques ; bons sentiments, bonnes pensées, bonnes paroles, bonnes pratiques, etc.

Du reste, cette problématique a déjà été traitée par Greg & Franquin, à l'époque des expériences du professeur Delgado, dans leurs ouvrages d'éthique et d'épistémologie intitulés *Z comme Zorclub*²⁵, et *L'Ombre du Z*²⁶. Ce Zorclub est un génie scientifique et maléfique, inventeur d'une télécommande, la *zorglonde*, lui permettant la possession mentale des individus et des foules afin d'en faire des *zorghommes* robotisés, communiquant en *zorglangue* (une variété de novlangue), et soumis au moindre désir de Zorclub.

Soixante ans avant Elon Musk, Zorclub invente des *zorglumobiles* et des *zorgléoptères* futuristes, envoie des fusées dans l'espace, contraint les masses hallucinées à se ruer dans les magasins pour acheter ses produits, et installe partout dans le monde des *smart cities* indépendantes ; *Zorland*, *Zorgrad*, *Zorg-City*, *Zorgville*, *Zorburg*, etc²⁷.

Pour les besoins de leur démonstration, Greg & Franquin ont dressé face au « mauvais » Zorclub, le « bon » Pacôme de Champignac, autre génie scientifique – bénéfique ? C'est plus compliqué que ça. A l'instar du chimiste Albert Hofman extrayant le LSD de l'ergot de seigle, Pacôme de Champignac élabore des philtres à partir de champignons cueillis dans le parc de son château. Ces philtres, X1, X2, etc., procurent des forces physiques et cérébrales surhumaines à ceux qui les ingèrent, mais au prix d'une horrible mutation de la personnalité ainsi *augmentée*. Le bon Champignac devenant ainsi agressif et odieux jusqu'à ce qu'un antidote lui soit injecté par un collègue. La morale de cette histoire, c'est qu'indépendamment de leurs emplois immédiats, « bons » ou « mauvais », des sciences & technologies, les scientifiques dissimulent derrière leurs bonnes intentions, la recherche d'une *puissance* illimitée. Une capacité d'action illimitée sur le monde matériel et spirituel.

Moi qui ne suis que moi, Blanc-Bec, et non pas scientifique, je sais au moins une chose ; qu'il est intrinsèquement mauvais de laisser Sébastien Raduski, Herta Sanchez Pignon et leurs collègues scientifiques, conquérir la toute-puissance totalitaire sur tout ce qui est. Même sous de « bons » prétextes. Lutte contre le handicap, contre le réchauffement climatique et pour le meilleur des mondes.

Et puis comme d'habitude, à force de penser en marchant et d'un peu me perdre dans mes divagations, j'arrive à la sortie du Sappin-en-Chartreuse, qui n'est pas sans rapport avec

²⁴ Cf. Pièces et main d'œuvre, *Manifeste des chimpanzés du futur contre le transhumanisme*, nouvelle édition, Service compris, 2024.

²⁵ Editions Dupuis, 1961

²⁶ Editions Dupuis, 1962

²⁷ Cf. Hors-sol & PMO, « Paradis pourri. Smart island en Polynésie » septembre 2017. Sur www.piecesetmaindoeuvre.com

Champagnac-en-Cambrousse. La Vouivre... ah, misère. Est-ce la Vouivre que ce jaillissement boueux d'une buse énorme, puis ce ruisseau longeant la route dans son fossé aux talus ras et fauchés, grillagés sur l'autre rive, souches tronçonnées, amas de branchages, déchets de chantier ; et qui rampe sous les passerelles en bois ou métalliques, reliant la route aux maisons, et derrière les maisons s'élèvent les pentes rases et pâles vers les bois et le Fort.

Ce ne peut être que la Vouivre. Il ne sort pas d'autre ruisseau du Sappin et je suis à la sortie. La preuve, ce grand panneau illustré de pictogrammes, annonçant « commerces, centre village, camping ouvert », avec toutes les activités offertes aux touristes ; tennis, tir à l'arc, golf, *escape game*, aire de jeux et de pique-nique, et bien sûr, ski de piste et de randonnée, raquettes et randonnée. – Car on fait du *marching* au Sappin. La Fédération organise même une opération annuelle, « Mille Pattes », gratuite et ouverte à toutes et à tous, en partenariat avec le Parc, la Métropole, le Département et une quinzaine d'associations de nature et de montagne (Mountain Wilderness, Ligue pour la protection des oiseaux, France Nature Environnement, Fédération des alpages, etc.). L'objectif de Pascal Aubain, chargé de mission à l'Office des sports, étant de « réconcilier les gens avec leurs pieds ».

Justement, l'événement, cette année, coïncide avec la publication du nouveau guide des sentiers obligatoires, afin de ne pas troubler les activités économiques ni l'équilibre des milieux. Les néo-marcheurs se retrouvent ainsi dès 9 heures à l'espace sport, autour des vingt tentes du village associatif et partenaire, ainsi que de la buvette et du food-truck. Il y a même le Comité de Défense du Massif venu « sensibiliser les usagers à la remise en question du droit à la nature ». Certes, le Comité soutient l'interdiction de sortie des sentiers balisés, mais il s'oppose à la fermeture totale de la montagne, et notamment au marquis de Carabas, propriétaire de 750 hectares interdits aux promeneurs et réservés, moyennant redevances, aux éleveurs et aux chasseurs.

Puis les randonneurs s'élancent sous la pluie, mais avec bonne humeur, à la découverte des 20 parcours animés par des acteurs et des professionnels locaux afin de les sensibiliser à leur impact sur la flore, la faune, les pâtures et la forêt. Visites de fermes et de sites pour découvrir la tonte et le cardage de la laine, la traite et la fabrication du fromage, l'abattage d'un arbre en forêt ou les amphibiens de l'Étang Naturel Sensible : « - Soyez discret. – Restez sur le chemin. – Regardez sans toucher ».

Un bel événement organisé par Laure Bertillon, animatrice de la Fédération de *marching*, selon *Le Dauphinois* - qui signale un « bon plan » en post-scriptum. « Le bus 62 permet l'accès au Sappin-en-Chartreuse depuis Grenoble (arrêt Notre-Dame Musée)²⁸. »

Je dirais même plus, le bus 62 fait huit trajets par jour, neuf le week-end, ce qui est tout de même bien davantage que les deux diligences quotidiennes hissant leur fret touristique en 1880, du temps des Cristille, de leur auberge et de leur commerce photographique. Sans compter le flot montant des automobiles depuis la Grande Guerre. Aujourd'hui, me dit la dame de Chartreuse Promotion – qui fait la promotion du Parc, cet « organisme de développement du tourisme dans le massif », tel que le souhaitait le Géographe en 1976, et tel qu'il fut créé en 1995 – aujourd'hui, dit-elle donc, ce ne sont plus 25 617 touristes par an qui viennent au Sappin, mais – environ – cinq millions qui affluent dans la Chartreuse. « Environ », parce qu'en fait, ce sont leurs smartphones qui sont comptés, par les antennes-relais.

N'importe la mort de l'hiver et la fonte de la neige. Voici un siècle et demi que Le Sappin et ses habitants profitent du tourisme « quatre saisons ». Plus il y a de *surfréquentation*, mieux c'est. Il suffit de *monter en gamme* et de faire payer plus cher « le produit Le Sappin », ou « l'expérience Le Sappin ». Il suffit de canaliser les visiteurs sur réservation (inscriptions en

²⁸ *Le Dauphinois*, 6 et 13 juin 2024, 5 août 2024

ligne, liste d'attente) et sur quelques circuits balisés, payants, surveillés (caméras, smartphones, QR codes), afin de les diriger aussi vite que possible vers les tiroirs-caisses. C'est au fond tout ce qu'ils veulent ; *consommer des souvenirs authentiques* ; images, fromages, lainages ; et plus ils payent cher, plus ils se flattent d'en avoir pour leur argent.

Et maintenant, voici *Moon river* par Audrey Hepburn, dans *Breakfast at Tiffany's*.

(A suivre.)

Blanc-Bec

Février 1973-février 2025

Du même auteur

Les Esperados. Une histoire des années soixante-dix, Editions L'Echappée, 2011

La vie dans les restes, Editions Service compris, 2023